

HERVÉ
DECCA

404
not found

roman

actes noirs
ACTES SUD

Extrait de la publication

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Mai 2005. Sur l’avenue qui sépare le lycée Ravel de la cité Presov, une jeune fille disparaît. Le groupe de policiers chargé de l’enquête découvre le quotidien de l’adolescente : la tour HLM, la chambre qu’elle partage avec son petit frère, le blog, les strings. Et le bulletin de notes : “Trimestre catastrophique. Passage inenvisageable.”

Dans la même tour, Lila veut s’en sortir : travailler, décrocher son bac, vivre sa vie. Fuir la cité, aussi, et ressembler un peu à Mme Castelli, sa prof de français aux yeux émeraude. Pas facile, avec le bruit des voisins et le petit frère qui la surveille constamment. Il faut dire que depuis qu’il s’est fait virer de son sport-études, Hicham a du temps libre. Et ce n’est pas le collègue qui l’épuise.

Chez les flics, l’ambiance est morose : Arénas veut devenir commissaire et bosse ses cours le soir, quand sa femme et son fils sont couchés. Dorothée et Bonnal s’écharpent à chaque rencontre. Le commissariat est en chantier et le patron, bien sûr, réclame du chiffre.

Derrière les vitres de l’appartement, de la classe ou du commissariat, la ville s’étend. Le supermarché, la cimenterie, la médiathèque. L’oiseau-pylône qui couvre de son ombre métallique les allées de la cité. Plus loin, les mailles du fleuve, les berges folles, une péniche, parfois.

Plus loin encore, Paris.

Mais personne ne passe jamais le pont.

HERVÉ DECCA

Hervé Decca est né en 1977. Il a enseigné six ans dans un lycée du Val-de-Marne avant de partir vivre à l'étranger. 404 not found est son premier roman.

© ACTES SUD, 2012
ISBN 978-2-330-01350-9

HERVÉ DECCA

404 not found

roman

ACTES SUD

pour Simon

“Villeneuve-Saint-Maur s’invente un nouveau visage.”

La bannière claque au vent sur la terrasse de la tour Presov. Vingt-cinq étages, six entrées, des kilomètres de couloir, mille trois cents fenêtres minuscules. Six cent vingt-quatre appartements. Pas un balcon.

De l’autre côté de l’avenue, massés derrière les grilles, les spectateurs contemplent la cité. Ils aperçoivent presque les pantins s’agiter dans l’encadrement des fenêtres, bouger les bras, courber le dos pour recevoir les coups de bâton.

Hall C, deuxième étage. Un élève assis à son bureau ferme son cahier et lève les yeux pour ânonner une leçon. Autour de lui, les photos d’anniversaire, une lettre de sa correspondante. Douze étages au-dessus, un homme tire un vinyle de sa pochette et l’installe sur la platine. Il pose avec précaution le saphir sur le sillon puis s’allonge sur le lit. Hall E. Enfermée dans la buanderie, une femme repasse. Elle s’essuie les yeux, plie une chemise et la range dans l’armoire. Son mari trie des papiers. Bulletins de salaire, factures, allocations chômage, d’autres factures et quelques ordonnances. Quatrième étage. Une vieille dame attend. Assise sur son fauteuil, face à une rangée de cadres, elle caresse quelque chose sur ses genoux. Le chat ou le téléphone.

Silence. Une rafale et le pavillon ondule. Pendant quelques secondes, on ne distingue plus que les mots “Villeneuve invente visage”. La bourrasque secoue les vitres, file au pied de l'immeuble, fait grincer le tourniquet puis se perd entre les autres tours et plus loin, vers le fleuve.

Soudain, la sirène crève le ciel d'été. Et la guirlande d'explosions : la dynamite parcourt les étages, régulière comme un brigadier derrière son rideau. Des dizaines de coups de canon inaugurent l'ère assourdissante de la modernité.

L'étendard se déchire. La tour s'effondre sur elle-même comme les rayonnages d'une gigantesque bibliothèque. Les murs s'affalent, les plâtres et les plafonds se renversent dans un vacarme d'apocalypse. La nuée emporte tout. Écrasés sous les tonnes de gravier et de métal, les étages se dérobent. L'immeuble entier s'engloutit dans les débris et les gravats. Béton, verre, ciment, ascenseurs en panne, leçons à apprendre, photos des petits-enfants, tout s'abîme dans un nuage de poussière qui monte du sol et enveloppe la cité d'un brouillard poudreux.

— Symbole des errements du logement collectif des années 1960, illustration du malaise des banlieues, creuset des maux économiques et sociaux dont souffre la France, la tour Presov de Villeneuve-Saint-Maur, dans le département du Val-de-Marne, vient donc d'être abattue sous vos yeux.

Les images repassent au ralenti.

— Cette destruction est la première étape du projet de rénovation du quartier amorcé en 1982, qui prévoit la réhabilitation de deux mille logements et la destruction de mille cinq cents autres. Sur les ruines de la tour Presov seront construits des immeubles à dimension

humaine, de quatre ou cinq étages, pourvus d'un jardin privatif. La cité s'ouvrira ainsi vers la ville et se réconciliera avec la zone pavillonnaire de Malmaison et, plus loin, avec le secteur du Crest. Sur place, comment les habitants vivent-ils ce bouleversement ?

Le visage d'une femme apparaît sur l'écran.

— Je suis émue. Mes grands-parents se sont installés ici en 1962, à leur arrivée d'Algérie. Pendant un an, ils ont habité le bidonville avant d'emménager dans la tour. Leur première salle de bains. Ma mère dormait dans sa propre chambre. J'ai grandi dans le quartier, entre la médiathèque et le centre Kopa. Les gens croient qu'il n'y a que des bougnoules, du trafic et des flashballs. Faut pas exagérer non plus. De la racaille, d'accord. De la drogue, du deal. Mais franchement pas ce qu'on voit à la télé. Quand mon petit frère est né, on a déménagé dans un pavillon, plus loin, à la limite du Crest.

La voix de la jeune fille s'étrangle.

— Tout un pan de ma vie qui s'écroule en quelques secondes. Quand vous n'habitez pas ici, vous ne pouvez pas comprendre.

Gros plan sur les yeux qui s'emplissent de larmes et retour plateau.

— Le grand ensemble Presov a été construit au milieu des trente glorieuses, à l'époque du gigantisme urbanistique, pour loger les ouvriers qui travaillaient dans les industries. Tout le confort moderne, commerces et services à proximité : une épicerie, une boulangerie, une école, un gymnase. Au fil des ans, le boulanger est parti, l'épicier a fermé boutique, les lignes de bus ont commencé à éviter les lieux. Les cités heureuses sont devenues cités hideuses. Quant à l'école... Des jeunes coupés de tout horizon. Horizon scolaire, pour des élèves condamnés dès le primaire à l'apprentissage

ou au chômage. Horizon culturel, pour des jeunes privés de toute rencontre avec l'art et la littérature. Horizon social, enfin. De la tour, les enfants contemplaient l'école. Et de l'école, ils contemplaient la tour.

I

Assise derrière la grille du lycée, la jeune fille au béret observe le couple sortir de la voiture. L'homme verrouille les portières et se retourne. L'autre, les cheveux longs nattés dans le dos, patiente près de la cabine téléphonique. Il la rejoint, elle lui glisse un mot à l'oreille.

Ils s'approchent de l'entrée. Ils s'arrêtent devant le bouton "Sonnez et attendez", ils sonnent, ils attendent et le portillon s'ébranle. La jeune fille au béret se lève, jette son sac sur l'épaule et marche dans leur direction.

Rapide pas de trois de part et d'autre de la grille. Eux dehors, elle dedans. Il sonne, défroisse sa chemise. Elle replace une mèche sous son béret. Le portillon glisse lentement sur ses rails.

La concierge bondit hors de la loge.

— Lila! Tu n'as pas le droit de sortir à cette heure!

La jeune fille au béret se concentre sur le bourdonnement électrique. Quelques secondes encore et la voie se libère. La fente s'élargit déjà. Plus que quelques centimètres. Et bientôt, la rue.

— Tu ne quittes pas l'établissement entre deux heures de cours! Lila!

La concierge descend l'escalier, la jeune fille s'apprête à bondir. Mouvement agile, ventre rentré.

— Lila!

Au moment où la jeune fille s'élançait, l'homme lui saisit l'épaule. Une poigne résolue, sans brutalité. Il la repousse lentement et franchit le seuil. La natte se faufile derrière lui. Et déjà le portillon se referme.

— Mais qu'est-ce que tu fais, toi ?

— Si j'ai bien compris, vous n'avez pas le droit de sortir à cette heure mademoiselle.

— Putain t'es de la police ?

— Lieutenant Stephan Arénas, commissariat de Villeneuve. Et voici ma collègue, le lieutenant Dorothee Moreno. Alors oui, je crois qu'on peut dire que nous sommes de la police.

— Vas-y !

La jeune fille se dégagait et retourna s'asseoir sur le banc. Claustrophobie sous les oreillettes, volume à fond.

— Tu le sais pourtant qu'on ne vous autorise pas à quitter le lycée entre deux heures de cours. Combien de fois on te l'a répété ? Vous vous croyez à l'hôtel ? Parce qu'on peut aussi réserver des chambres dans ce cas-là. Pension complète !

La concierge se tourna vers les officiers de police.

— Toute la journée, un vrai ballet. Ils entrent, ils sortent, ils reviennent... Les cours à la carte. Onze accès différents à surveiller, vous imaginez ? Et menteurs comme pas permis ! "M. Untel est malade", "Mme Untelle est absente", "L'infirmière m'a dit que je pouvais rentrer à la maison." Et moi je passe ma journée à contrôler cette maudite grille. Mais je me présente : Lucienne Huissieux.

Mme Huissieux accompagna les policiers vers la loge. Devant les marches, elle désigna discrètement la jeune fille.

— Un sacré caractère, Lila Mezouani. Mais très bonne élève. Et bien élevée, pas comme certains. Il faut

les entendre se traiter d'enculés à longueur de journée!
"On s'amuse", qu'ils disent. "On s'amuse"!

Un élève attendait dans le vestibule.

— Tu as été convoqué, toi?

L'adolescent leva une tête ahurie.

— Moi? Non.

— Alors qu'est-ce que tu fabriques ici?

— Je viens payer la cantine.

La concierge haussa les épaules et décrocha le téléphone.

— Mme Nagy va vous recevoir. Drôle d'histoire aussi, celle de Déborah Brahmi. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé de grave. On en entend tellement de nos jours! Surtout dans le coin!

Dans un vacarme effroyable, un avion s'arracha des toits voisins et poussa son envol au-dessus de l'établissement.

— Bienvenue au lycée Ravel! Aux heures de pointe, un décollage toutes les deux minutes. Les habitants se plaignent mais pensez-vous! Ils projettent même de créer une nouvelle piste.

Elle s'inclina légèrement.

— La rumeur dit que dans la cité, les avions couvrent d'autres genres de pétards, si vous voyez ce que je veux dire... Allô, madame Nagy? Les policiers sont arrivés.

Elle raccrocha.

— Le proviseur va vous recevoir. Le bureau au fond à droite.

Des salles de cours vastes et lumineuses. Des élèves croquent leur crayon devant un problème d'algèbre. Le professeur sourit. Blouse immaculée, tubes à essai sur bec Bunsen. Plus loin, lanciers de poids, courses de haies, leçons de géographie.

“Bienvenue au lycée Ravel. 2005 : une année pour réussir.”

À l'intérieur de la brochure, des articles plaçaient l'apprenant au centre du système, distinguaient les savoirs, les savoir-faire et les savoir-être, priorisaient les compétences. En première page, le proviseur souhaitait une excellente rentrée et encourageait les élèves à croire en leur potentiel, les professeurs à croire en leurs élèves, les parents à croire en leurs enfants et tous à croire en l'institution.

— Ton père recevra l'avis d'exclusion par la poste. Il a bien compris?

— Ouais, c'est bon.

— Et il doit me le renvoyer signé le plus tôt possible. Explique-le lui.

L'élève traduisit, le vieil homme hochait la tête.

— Quant à toi Nabil, j'exige que tu changes définitivement d'attitude.

— Je m'amusais.

— S’amuser, oui, articula le père. Nabil est gentil.

— En ce moment pas vraiment, monsieur Bouchareb, pas vraiment. Il doit cesser de frapper ses camarades ou on va le renvoyer de l’établissement. Vous comprenez?

— Oui, oui. Je compris.

Le père et le fils s’éloignèrent. Mme Nagy ferma la porte et invita les policiers à s’asseoir.

— Le tableau semble moins idyllique que dans la plaquette de rentrée, dit Arénas.

Le proviseur soupira.

— Rien n’est ni tout noir ni tout blanc. En février dernier, un élève a obtenu le troisième prix d’un concours d’éloquence. Le lycée propose un atelier théâtre, un laboratoire scientifique, et certains professeurs montent un projet croisé de partenariat avec Sciences-Po.

Arénas désigna la fenêtre.

— Et lui? On risque de le croiser au commissariat?

Nabil traversait la cour avec son père.

— Des parents non francophones, six frères et sœurs. Je me bats pour lui trouver une place en BEP vente ou gestion.

Elle ouvrit un tiroir de son bureau.

— Ça vaudra toujours mieux que puériculture.

Arénas prit le dossier que lui tendit le proviseur. Sur la couverture, la photographie d’une jeune fille. Le visage ovale derrière lequel jaillissaient deux courtes couettes possédait encore la grâce et la souplesse d’une peau d’enfant. Un voile de tristesse, peut-être, au fond des yeux. Au-dessus de la lèvre, à droite, un grain de beauté donnait à la figure une asymétrie irrésistible. Sous la photographie, un nom : Déborah Brahmi.

Le policier posa l’index sur la date de naissance.

— 4 décembre 1990? Elle est censée avoir quinze ans?

Dorothée se pencha au-dessus de l’épaule de son coéquipier.

— Je lui en donne dix au maximum.

— Montrez-moi, répondit le proviseur. Oui, la photo date de son entrée en sixième.

Elle examina le portrait.

— Déborah a changé. Plus de couettes, les cheveux courts... On reconnaît les traits, évidemment, mais c'est vrai qu'elle ne ressemble plus à ça, enfin elle n'est pas... À l'adolescence, vous savez...

— On ne se ressemble plus, trancha Dorothée.

Le proviseur leva les yeux vers la jeune femme.

— On peut le dire comme ça, oui. Bref, je vais vous trouver une photographie plus récente.

Elle tendit de nouveau le dossier aux policiers.

— Bulletins, rapports, fiches de suivi, toute la scolarité de Déborah depuis qu'elle est entrée au collège. Je me suis dit que ça vous serait utile. Vous voyez sur le relevé d'absence que son nom apparaît vendredi 14, dès la première heure de la journée. Ses professeurs l'ont donc vue pour la dernière fois jeudi après-midi. Pas de coup de téléphone, pas de mot d'excuse. Le conseiller principal d'éducation a contacté la famille ce matin. La mère a paru étonnée : la petite devait passer le week-end chez sa meilleure amie, Hélène Glauce. Sauf qu'Hélène non plus n'a pas vu Déborah depuis jeudi soir.

— Aucune nouvelle ? Un appel ? Un courrier électronique.

— Rien, d'après ce que j'ai compris.

— La mère ne voit pas sa fille pendant quatre jours et ne réagit pas ? demanda Dorothée.

Le proviseur haussa les épaules.

— Ici j'ai même déjà vu des parents qui ne connaissent pas la classe de leur enfant.

Elle ajouta :

— Je pense que la mère est un peu dépassée.

Arénas reprit :

— Déborah est une habituée de ce genre d'absences ?

— Depuis le mois de septembre, elle doit en être à plusieurs centaines d'heures.

Le policier poussa un sifflement.

— Vous verrez aussi que le dossier n'est pas très bon, continua Mme Nagy. Au collège, Déborah était une élève plutôt discrète, aux résultats moyens. Mais depuis son entrée en seconde, les notes se sont effondrées, et l'attitude s'est franchement dégradée.

— Toujours l'adolescence ? demanda Dorothee.

— Peut-être. En un an, elle a eu droit à presque toutes les mesures d'avertissement et de sanction. Les professeurs ont mis en place un programme personnalisé, je l'ai reçue plusieurs fois dans mon bureau. On l'a même menacée d'un conseil de discipline. Sans grand résultat.

Dorothee parcourut rapidement les éléments du dossier.

— Absences, retards, insultes à professeur, exclusions... Effectivement, c'est pas vraiment un pôle d'excellence.

— Et personne ne sait où elle est quand elle n'est pas au lycée ? demanda Arénas.

Le proviseur hocha la tête.

— Qui sait ? À la maison ? Au supermarché ? À Paris, peut-être ?

— Mais vous ne cherchez pas à en savoir plus ?

Mme Nagy eut un geste d'agacement.

— J'ai trois surveillants pour deux mille élèves. Je les affecte à la surveillance de l'établissement, pas de l'avenue qui est en face.

Elle se racla la gorge.

— L'absentéisme des élèves est un des maux qui rongent l'éducation. Les élèves se figurent que la plupart

des cours sont facultatifs. Si les parents couvrent, je me retrouve avec des certificats de maladie pour des maux de ventre ou des maux de tête.

— Et personne ne sanctionne?

— En excluant les élèves absentéistes? Histoire de briser le dernier lien qui les attache à l'école?

Elle ajouta plus bas :

— Ce serait d'autant plus absurde qu'il ne manque pas grand-chose à des élèves comme Déborah pour réussir. Un peu de travail, de la motivation...

Aréna désigna le dossier.

— Vous y croyez vraiment?

Le proviseur parut blessée :

— Si je n'y croyais pas, je changerais de métier.

Le policier hocha la tête et continua :

— Il se pourrait que la disparition de Déborah soit liée à un enlèvement. Vous a-t-on signalé quelque chose de particulier? Une rivalité? Un incident? Une mauvaise rencontre?

— Si j'étais mauvaise langue, je dirais qu'Hélène Glauce est un peu des trois.

— Hélène Glauce?

— Sa meilleure amie. M. Ricros vous en parlera mieux que moi.

— En résumé?

— Une jeune adolescente sans repère ni limite entourée de très mauvaises fréquentations.

— Vous pensez qu'elle pourrait être liée à la disparition de Déborah?

Le proviseur fit la moue.

— Difficile à dire. J'espère que non, évidemment.

Mme Huissieux frappa à la porte.

— Madame le proviseur? Les conseillers sont là.

— Déjà?

Mme Nagy regarda sa montre puis se tourna vers les policiers.

— Une réunion avec le rectorat. L'administration semble enfin décidée à mettre en œuvre le projet de déménagement du lycée. Je ne peux pas me permettre de les faire attendre.

Elle tendit la main vers le combiné.

— J'appelle M. Ricros pour le prévenir. C'est le professeur principal de la classe de Déborah. Lui sera en mesure de répondre à toutes vos questions.